

AU MANÈGE HIER SOIR

Merci patron !

Yves Jamait était hier soir au Manège. Un grand rendez-vous que le public n'est sans doute pas prêt d'oublier.

Celles et ceux qui n'écou- tent que les radios commerciales et ne regardent que les télé privées ne connaissent sans doute pas Yves Jamait. Dommage. Et pourtant, ce cinquante de la Chanson française, né à Dijon au début des sixties, arrivé tard dans la profession, remplit aujourd'hui les salles de spectacle et multiplie les disques d'Or depuis plusieurs années. Comme quoi, quand le talent est là, et même si cela est de plus en plus difficile, il y a encore une place pour des artistes qui construisent leur carrière au fil du temps, sur les routes et les scènes de France et de Navarre. Pas en quelques jours dans un télé-crochet... Hier soir, nous étions plus de cinq cents (selon la CGT et la Police) à faire un grand tour de Manège avec lui. Et la tête nous a tourné devant ce grand de la Chanson Française. En quelques notes, en quelques phrases, à cent à l'heure, Yves Jamait nous a téléporté dans un univers qu'il connaît bien. Ici, pas de décors



Le patron se paie une tournée à Lignières !

artificiels, pas d'effets spéciaux. D'un coup de projecteur, nous voilà plongés dans un troquet imaginaire à une table de bistrot ou assis au piano-comptoir devant une p'tite mousse salubre. On y croise ses ruptures, ses bleus de travail ou d'amour, ses amis, morts ou vivants, ses Jean-Louis, (celui du bar de Dijon ou celui de France-Inter, quand cette radio «était [encore] un service public»), ses cris politiques «y'a plus de révolution, mais y'a toujours une cour», ses questions «Est-ce qu'on devient salaud par hasard, ou par envie ?», ses

coups de gueule contre les grands patrons. Il y a de l'écorché vif dans ses mots. Il y a de la mélancolie dans ses maux. Il y a du vécu, du réalisme, de la peinture sombre, mais jamais sans issue. Ses textes sont ciselés, puissants, dévastateurs. C'est certain, la poésie coule à gros bouillons dans ses veines. Le temps l'obsède, ce temps qui passe et nous dépasse : «Ne cherche pas à arrêter le temps» ou bien, comme un Léo Ferré du nouveau siècle : «Le temps emporte tout. Tout fout le camp !». Et la musique n'est pas en

reste. Bien au contraire. Accompagné de trois musiciens aussi complices que majestueux, Yves Jamait nous promène dans divers styles musicaux qui passent par la chanson populaire, le tango argentin et le jazz manouche, avec parfois un bouquet de musette, et des pincées de folk et de rock. Un cocktail qui explose pendant plus de deux heures. Des percussions coups de poing, des guitares éclatantes et un accordéon dominant et créateur, objet d'une chanson à faire baver tous les Marcel de Vesoul ou de Vierzon. Chauffe Samuel, chauffe ! Et, entre les chansons, de grands moments d'humour acidulé que le public savoure avec éclats. Il sait y faire pour le séduire et le conquérir : «C'est pas souvent qu'on joue avant la Foire aux ânes !»... ou encore «Qu'est-ce qu'on se fait ? Ils me regardent tous... On se fait une vieille ?... chanson ?»... et même «Quand je bossais chez Urgo, ils ne m'applaudissaient pas et je n'avais jamais de rappel» et clin d'œil à la toile chaude «Merci aux organisateurs, Jacquie et Michel»... Yves Jamait, c'est tout simplement la classe. La classe ouvrière bien sûr. Mais pour une odyssee musicale en première classe. «The Boss» à la française était là hier, à Lignières-en-Berry. Merci patron !

Pascal Roblin



Yves Jamait et ses musiciens Samuel Garcia à l'accordéon, Jérôme Broyer à la guitare et Mario Cimenti aux percussions. Dessin de Cathy Beauvallet

Aimons-les vraiment !

En duo, parfois en solo, les Presque Nous (fil rouge de cette 25^e édition) ont concentré les différentes étapes de la vie de couple en une heure seulement hier soir : l'amour, les projets d'avenir à deux, la dispute, la rupture, la réconciliation, tout ça avec beaucoup d'humour et de complicité.

Tentons d'abord d'expliquer les Presque Nous. Sophie Forte et Thibaud Defever ont deux projets en commun, à ne pas confondre : le duo Presque Oui (alias Thibaud Defever) et Sophie Forte qui reprend les chansons de Thibaud seulement, et les Presque Nous qui comprend des chansons qu'ils ont écrites ensemble. On a presque compris. Leur toute première rencontre était déjà un presque. Il y a quatre ans, ils devaient se retrouver à la gare, pour aller ensuite aux Bains-Douches. Thibaud est descendu de son train, pas Sophie, qui a raté son arrêt. À l'origine, ils ne devaient collaborer que le temps de cinq chansons, à l'occasion d'un spectacle commun à Lignières. Ils sont finalement restés ensemble. Dès le début du spectacle, Sophie Forte met les choses au



Le presque avant concert

clair : «Nous ne sommes pas un couple, mais un presque couple. On n'en est pas un car les circonstances nous en empêchent». Elle est très mariée et a plein d'enfants, et lui ronfle... «Pourtant on se plaît. Vous voyez, on aurait pu être un couple !». Ou pas. Tous les deux s'opposent : elle est petite et lui grand, elle est

pétulante et lui flegmatique, elle vient plutôt de l'écriture et lui de la musique, elle aime danser à deux et lui seul. Elle veut «courir nue dans les bois» lui seulement «presque nu», il aime citer Lacan, pas elle... Ils ne sont «Jamais d'accord», mais se complètent. Le duo fonctionne à merveille. Sur scène, les partenaires se ré-

pendent sans cesse, les répliques fusent. Ils avaient «Tout prévu», mais pas de nous raconter la fin de l'histoire. Pour Sophie, «ça devrait finir en happy end», ce qui n'est pas le cas pour Thibaud. Même en faisant appel au destin pour décider de la fin, «On saura pas».

Rose Péchard

ÉDITORIAL

Sans intermittent pas d'Air du Temps ?

Comme moi, vous avez sans doute entendu qu'un «accord a été trouvé dans la nuit du 27 au 28 avril». Au pire, passablement irrité, vous vous êtes dit : «ça y est, ils vont arrêter de faire chier, on aura nos festivals de l'été» ; au mieux, compatissant, vous avez pensé : «Ouf, ils sont tranquilles pour les trois prochaines années». Mais tout le monde n'a pas un copain artiste, technicien ou acteur de la culture pour se faire expliquer que non, rien n'est encore gagné. Et pour un non-initié, il n'est pas franchement facile de s'y retrouver.

L'Assurance chômage pour les Nuls

L'assurance chômage est gérée par l'Unédic, (association indépendante de la Sécurité sociale) de manière paritaire entre les syndicats de salariés et le patronat. Tous les trois ans, ces partenaires sociaux négocient une nouvelle convention. Les annexes 8 et 10 concernent le régime des intermittents.

Intermittent n'est donc pas un métier, mais un statut. Le nombre de personnes qui cotisent (mais n'en bénéficient pas toujours, à cause d'un nombre insuffisant de cachets) a effectivement augmenté de 4,8% depuis 2010. Ce statut serait-il alors accordé trop facilement ? À cause de certains abus, doit-on le remettre fondamentalement en cause ? Les autres pays n'ont pas ce système, et pourtant ils ont bien une production artistique ; alors pourquoi pas nous ? Si on disait seulement qu'il contribue de manière essentielle à l'existence d'événements culturels en milieu rural et de projets artis-

tiques pour vos enfants, ce ne serait pas deux raisons suffisantes pour défendre ce modèle français ?

Le fameux «accord» qui semble avoir écloé miraculeusement en pleine nuit (nous laissons penser que ces grandes gueules d'artistes l'ont sûrement ouverte un peu tôt pour pas grand-chose) n'est en réalité qu'une proposition des professionnels du secteur culturel. On trouve dans ce texte un retour aux 507 heures sur 12 mois permettant d'accéder au régime de l'intermittence, un équivalent de congé maternité et une meilleure prise en compte des heures d'enseignement artistique. En contrepartie, il propose une baisse du plafond des revenus (cumul des salaires et des allocations) et une augmentation des cotisations patronales de 1%. Il s'agit d'un accord historique puisque même la CFDT-Culture l'a signé le 2 mai dernier.

Ce que je n'avais pas bien compris, ou pas bien entendu, comme vous peut-être, c'est donc que ce texte n'est pas définitif : il doit passer le cap de l'accord interprofessionnel de l'Unédic. Rien ne suppose que le MEDEF l'acceptera car il est en décalage avec son texte de cadrage qui prévoit une économie de 185 millions d'euros pour ces annexes 8 et 10, et demande à l'État de prendre en charge 80 de ces millions.

Affaire à suivre attentivement, soyons tout ouïe... En attendant, comme l'a dit hier soir au Manège l'ami Jamait, «s'il vous prenait l'envie d'arracher des chemises, faites-le en chanson».

Charlotte Bonneau

AUX BAINS-DOUCHES HIER À 15 H

Luciole à la «Une»



Divine

«Ça commence ici», au son de la percussion qui résonne en nous comme un battement de cœur. Sous un rideau de lumières, Luciole, «Une» parmi les autres, se dévoile.

C'est le troisième spectacle de sa jeune carrière, et c'est également la troisième fois qu'elle se livre sur cette scène, à Lignières. Du théâtre au slam, son embarcation l'a finalement conduite à la chanson, mais «je ne suis pas plusieurs, je suis une» affirme-t-elle. Toute en contrastes, la chanteuse ne craint pas d'assumer toutes les facettes qui font sa sensibilité : fille ou femme, brise ou rafale, lu-

mière ou ombre. Des thèmes tantôt parlés, tantôt chantés. Le chant chuchoté ou exulté, révélant une voix puissante et profonde, était omniprésent hier, mais Luciole ne renie pas ses origines et nous donne également un aperçu de ses talents de slameuse. Auteur-compositeur-interprète, Luciole met des mots sur ses maux, qu'elle nous confie avec sincérité mais sans gravité, avec un soupçon d'espérance. «J'écris des chansons sur ce qui me touche, j'essaie d'y mettre un peu de poésie pour rendre tout ça un peu plus joli». Les rimes sont tendres, gourmandes, Luciole déguste chaque mot, qu'on entend crépiter dans sa bouche, et nous les savourons avec elle. L'artiste rayonne par son charme, sa spontanéité et la grâce de ses mouvements qui font naître des sons de grelots qu'elle enfle à sa cheville. Sa voix suave raconte «le mal des transports amou-

reux», ses villes d'escales, et les tempêtes qui font tanguer les bateaux. Si dans son album, on s'attache calmement à sa poésie, on la découvre sur scène fougueuse, libre, donnant pleine vie à ses mots. Son équipage, Antoine Kerninon, Clément Simounet et David Monet, fait escale avec elle. Pour cette nouvelle étape, ils ont jeté l'ancre près d'horizons plus électroniques, créant une ambiance qui transporte la mélodie des mots. La météo est clémente, et des étoiles brillent à côté du soleil : complicité palpable, énergie transmise. Pieds nus, vraie, gracieuse, elle charme son public : «Le ciel est grand, Lignières aussi». Et Luciole aussi. Femme qui s'affirme, elle a fait lever toute la salle pour une dernière chanson à capella, invitant à la danse. «Voilà comme» une nouvelle étoile se dessine.

Violette Dubreuil
Charlène Maricot



Bien entourée...

Cathy Beauvallet

AU JARDIN DES BAINS-DOUCHES CE MATIN

One matinal show !

Les spectateurs matinaux et bien inspirés des Bains-Douches, ont profité du soleil pour découvrir, au jardin, Guillaume Farley. Un artiste rayonnant !

Non, Guillaume Farley n'est pas «l'énième bouffon avec ses chansons», comme il nous l'a affirmé ce matin. Il est bien plus que ça ! Le genre de type qui maîtrise la basse, la guitare, le beat box et superpose le tout devant vous, avec le sourire un peu moqueur d'un adolescent facétieux, content de sa blague. Tout semble facile pour ce musicien virtuose habitué à accompagner à la basse de grands artistes comme Richard Gotainer, Sandra Nkaké ou Grand Corps Malade. En un coup de pédale et quelques riffs de guitare, il fait décoller sa musique. Pour mieux laisser la place à ses textes.

Difficile de décrire ce moment passé avec lui ce matin tant le garçon est multiple. Son spectacle, car il s'agit véritablement d'un spectacle est introspectif, une psychanalyse à ciel ouvert. A la différence près que, ce matin, nous étions allongés sur les transats, transformés en divans estivaux... Evidemment, il évoque son enfance, le «cumul des mandales» infligées par ses frères, la scolarité difficile d'un enfant qui, pendant le cours de maths,



Slapper comme Farley

entend des pianos cubains qu'il accompagne à la batterie imaginaire. Il nous parle de ses amours plurielles, car pour lui tout est amour. Dans la tête de «palping boy», ça slappe, ça groove, ça tambourine. Il est crooner, lover, frimeur parfois, moqueur, rêveur, toucheur, rieur, douteur souvent. Ses chansons sont à son image. Romantiques, drôles, délirantes, pleines d'autodérision, graves aussi.

Guillaume le touche-à-tout nous touche aussi avec sa magnifique reprise de «Ces gens-là» de Jacques Brel. Le jardin des Bains-Douches en est tout retourné. Son «hymne à la loose» est repris en cœur par tous. Nous en looser, lui au looper. Thérapie collective. Le public est conquis. Guillaume Farley remercie l'éclairagiste et le créateur du décor. Bien vu ! Dans son der-

nier titre «Gertrude», les spectateurs mettent à profit le cours de sifflement dispensé il y a un an par Fred Radix au même endroit. La boucle est bouclée. Arrêtons là les compliments, il ne faudrait pas passer pour «la groupie du bassiste». Guillaume «attend un événement», nous attendons son avènement.

Thibaud Moronville

MICRO-TROTTOIR

Qu'écoutez-vous il y a 25 ans ?



Michel Bénévole



Isabelle Cuisinière de cette édition



Bernard Festivalier

Il y a 25 ans ? J'écoutais Stéphane Eicher, je l'ai même programmé à Saint Jean de la Ruelle. Pourquoi Stéphane Eicher ? Parce que figurez-vous qu'il ne l'est pas tant que ça !

En 1991, j'étais enceinte, et je me souviens avoir beaucoup écouté Jean-Jacques Goldman pendant cette période.

Mon fils écoutait Nirvana. Quant à moi, je me souviens de reprises de Dire Straits lors d'une soirée au camping d'Argelès sur Mer.



Anne-Marie, Marie, et Marie-Claire Festivalières



Jérémie, 25 ans lui aussi Bénévole



Alain Agriculteur

Higelin, Cabrel. Et les Négresses Vertes c'était à cette période ? On allait déjà dans les festivals, notamment à «Rock ça vibre» à Saint Amant Roche Savine, ça dépotait ! Marie-Claire : «Pour moi, Jonasz du matin au soir !»

Céline Dion, Goldman, Lara Fabian, Starmania... voilà les chanteurs de mon enfance qu'on écoutait en boucle dans la voiture avec un vieux lecteur CD portable, quelle galère !

Je suis agriculteur dans la région donc il y a 25 ans j'étais déjà là ! Gainsbourg est décédé cette année là, et mon frère a fait le décor de son dernier spectacle. Je me souviens avoir vu Miles Davis au Printemps de Bourges. J'ai fait découvrir Boby Lapointe à mon fils ; aujourd'hui, c'est lui qui me fait découvrir de la musique, comme Radiohead.

Propos recueillis par Charlotte Bonneau et Charlene Maricot

SOUS LA HALLE HIER APRÈS-MIDI

Rien ne sert de se miner, ils ont joué à point



Marylou Eytier

Multi-vitaminés !

La Mine de Rien, c'est le groupe parfait pour une halte sous la halle dans la lumière de fin d'après-midi. Il s'est fait aisément adopter par le public, sensible à ses sonorités métisses et ses rythmes enlevés.

Caroline au trombone nous fait directement entrer dans leur salon. Pour décor, des cadres dorés, peut-être un héritage des

tontons de la chanson française qui les inspirent (on a reconnu l'empreinte des Ogres de Barback), et une bibliothèque de penseurs voyageurs. Au milieu tangué une lanterne au bout d'une canne pêche. Pas de canapé pour faire la sieste mais une invitation à se laisser aller. Yoshka lance une bouteille à la mer : «Sauras-tu faire le vide ? Sauras-tu te perdre pour te retrouver ?»

La lanterne serait-elle magique ? Dès le premier morceau, La Mine de Rien ouvre la boîte à histoires, «boîte à bonheur, boîte à malheur». Les musiciens nous emmènent joyeusement en enfer. Pour nous remettre «Démons et merveilles», Yoshka prend une voix de grand méchant loup, avant de jouer au chat et à la souris avec Lorraine, la bassiste. A coups de contrebasse, on prend les

chemins sautillants de la bohème. Un vent de l'Est souffle peu à peu sous la halle. Il dessine des arabesques, mais soulève aussi la poussière qu'on ne veut pas voir sous le tapis d'Orient : la misère des migrants qu'on préfère oublier. Les murs n'arrêtent pas le vent et le public de Lignières attend celui du changement.

L'envers du décor, c'est aussi l'amertume qui s'installe quand la passion s'en va. Dans la bouche de Yoshka, les mots doux tournent à l'aigre : «J'ai tout fait pour toi / T'étouffais pour moi / Je te veux / Tu m'en veux». Les musiciens, qui nous avaient laissés un moment en toute intimité avec le chanteur grave, se retrouvent au «Temps des Fleurs» : on reconnaît la mélodie, pas les paroles de Dalida. La Mine de Rien rend à cette ritournelle ses origines tziganes et l'on ne peut s'empêcher de fredonner, en se disant qu'un soir un peu plus arrosé, on aurait attrapé son voisin par le coude pour l'entraîner dans une farandole. Tout le monde se lève. En chœur, les musiciens chantent «Emmène-moi vers le soleil», mais mine de rien, ce sont eux qui nous ont transportés.

Charlotte Bonneau

QUIZZ : La preuve par l'Expo !

Vous l'attendiez ! Voici le résultat du quizz du Report'Air numéro 1 ! Résultat en images issues de l'Exposition L'œil dans le Rétro présentée dans le hall des Bains-Douches.



Maxime Le Forestier 1997

Emilie Loizeau 2010

Anne Sylvestre 1995

Thomas Fersen 2007

Louis Chedid 1999

Benoît Dorémus 2008

Allain Leprest 1988

L'Exposition L'œil dans le Rétro retrace la mémoire de L'Air du Temps à travers les multiples photos et dessins, témoins de ces 25 éditions.



Œuvres de Roland Melin, Guy Fasolato, Marylène Eytier, Cathy Beauvallet

FESTIVAL ORGANISÉ PAR



LES PRINCIPAUX PARTENAIRES DE L'AIR DU TEMPS



Conception graphique : Le Centre de la Presse 18170 Maisonnais. Téléphone : 06.21.09.38.28. Contact@lecentredelapresse.com Participent à REPORT'AIR : Cathy Beauvallet, Charlotte Bonneau, Virginie Canon, Violette Dubreuil, Marylène Eytier, Charlene Maricot, Pascal Miara, Francine Moronville, Thibaud Moronville, Rose Péchard, Pascal Roblin.